FRC.3.
Am I
2003
Car
Fre
21702

SECOND DISCOURS

DE JEAN-BAPTISTE LOUVET,

SUR LA GUERRE,

En réponse à celui de MAXIMILIEN ROBESPIERRE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

SOCIÉTÉ

DES AMIS DE LA CONSTITUTION,

SÉANTE AUX JACOBINS, A PARIS.

SECOND DISCOURS

DE JEAN-BAPTISTE LOUVET,

SUR LA GUERRE;

Prononcé à la Société, le 18 *Janvier* 1792;

En réponse à celui de MAXIMILIEN ROBESPIERRE, prononcé le 11 du même mois.

ROBESPIERRE, c'est encore vous que je viens combattre; c'est votre dernier discours que je vais

brièvement analyser; on n'a point oublié l'impression qu'il produisit dans cette assemblée; moi je ne m'en souviens qu'avec un plaisir douloureux. En effet, je veux bien que, dans les questions importantes et difficiles, on m'entraîne quelquefois; mais j'exige avant tout qu'on me persuade. Sans doute il y a dans votre discours quelques mouvemens d'éloquence; mais des raisons solides et des mesures efficaces, j'en cherche vainement. Vous voyez déjà que je n'entends point offenser par des ménagemens puériles un homme tel que vous, animé du desir de servir son pays, et certainement supérieur aux petites suggestions de l'amour-propre. Je vous crois fait pour entendre la vérité; l'intérêt général demande que je la dise; je la dirai donc toute entière.

Quant à moi, qu'on ne sauroit soupçonner d'avoir poursuivi les occasions de me montrer au public; moi, homme nouveau, qui, sans y être obligé, me suis engagé dans une lutte périlleuse avec un homme fameux, il faut que je me sois senti fortement soutenu par la bonté de ma cause, et c'est déjà pour elle un préjugé bien favorable.

Dès que le projet d'une guerre décisive et prompte se manifesta, vous en devîntes le plus ardent contradicteur; dans cet écrit même, vous lui livrez des attaques directes; et ce n'est pas sans quelque surprise que depuis, à la séance de dimanche dernier, et tout à l'heure encore, je vous ai entendu deux fois le combattre, et le combattre ouvertement. Cependant il importe au succès des grandes et salutaires mesures qu'on prépare; il importe qu'en cette occasion majeure, toutes les espèces de dissentimens s'effacent, et que nous n'ayons qu'une seule et même opinion.

D'abord pour l'examen plus sûr de vos propositions, qu'il me soit permis de reporter sur les premiers jours de l'assemblée législative, un regard rapide. Les nouveaux représentans de la nation étoient, nous le savons tous, ardemment desirés. En arrivant à leur poste honorable, mais périlleux, que virent-ils ? Les plus courageux citoyens proscrits; les tribunaux armés contre les seuls amis de la liberté; une amnistie profitable aux conspirateurs, honteuse aux patriotes, vainement réclamée par ceux-ci, aussi-tôt exécutée pour ceux-là; un généreux peuple encore attéré de la barbarie par laquelle on avoit recompensé, dans la terrible soirée du 17 juillet, sa conduite si magnanime au mois de juin; la patrie inconsolable, pleurant, mais ne connoissant pas tous les citoyens égorgés par leurs frères; et néanmoins la foule, presque toute abusée, répétant avec une confiance vraiment déplorable: la révolution est finie; et même au besoin, prête à crier *vive la reine* ! enfin la cour triomphante, la cour elle-même, étonnée de sa splendeur et de ses victoires nouvelles. Hors du département, déjà si cruellement puni d'avoir été le théâtre des premiers actes de la révolution, que purent-ils appercevoir? L'agiotage dévorant dans nos petits assignats beaucoup trop gros, la substance du pauvre; le fanatisme encouragé par la foiblesse des loix prétendues répressives; une liste civile immensément riche, aux dépens d'un peuple excessivement misérable, lui suscitant par-tout des ennemis bien payés, et faisant prêcher, pour son argent, un système de modération favorable à des vues perfides; les citoyens divisés par le contraste chaque jour plus choquant entre les loix nouvelles et la déclaration des droits qui en

devoit être la base ; l'anarchie fomentée par des ministres sûrs d'échapper à la responsabilité dont on n'avoit contre eux établi que le mot ; des administrateurs corrompus, essayant tout, jusqu'à la banqueroute, pour ne pas trop déplaire à ce ministère, dont on a décrété qu'ils seroient les premiers esclaves ; la plupart des grandes places occupées par les fervens amis du pouvoir exécutif, prudemment investi du droit de les donner toutes ; les troupes de ligne disciplinées par la terreur, au nom de cette loi martiale nouvelle, chef-d'œuvre inconstitutionnel d'une barbare iniquité ; enfin, grace au rapport de la loi contre les émigrations, des milliers d'assassins, désertant leur patrie, pour aller s'armer contre elle, auprès de leurs dignes chefs, respectueusement proclamés princes. Robespierre, toutes ces fautes, je ne veux point employer une expression plus forte, toutes ces fautes furent celles de l'assemblée constituante, et vous ne le contesterez certainement pas, vous, dont la voix courageuse, puissamment soutenue du trop petit nombre de ceux de vos collègues qu'on vit attachés à la cause du peuple, ne put empêcher qu'on ne rendît ces décrets liberticides. Vous vous seriez donc donné, sans le vouloir, quelques torts envers vos successeurs et tous vos concitoyens, s'il étoit vrai qu'on pût inférer de vos discours, dernièrement improvisés ou lus, que vous attribuez particulièrement à l'assemblée nationale d'aujourd'hui la situation critique où nous sommes.

Mais revenons aux nouveaux représentans du peuple. Ils virent dans telle partie de l'empire un désordre public ; dans telle autre une agitation secrette ; par-tout les mécontens se montrer et grossir ; par-tout l'insolente aristocratie

ne plus déguiser ses espérances, et les patriotes étonnés, pressentant qu'il y avoit piège, mais se demandant où il pouvoit être. Nos représentans aussi s'inquiétèrent, et presqu'aussi-tôt ils découvrirent qu'une nouvelle trame de trahison étoit ourdie, non depuis quelques jours, mais depuis quelques mois, depuis le retour de Varenne; trame sacrilège, trame immense, dont les fils innombrables enveloppoient l'empire, pour aller aboutir à un centre commun, à cet épouvantail placé près de nos frontières, à ce rassemblement d'assassins nobles, troupe long-temps ridicule, enfin devenue armée menaçante. Et comme ils se disoient que la Hollande avoit péri, pour avoir négligé d'écraser à temps une poignée de rebelles, ils aperçurent derrière les paladins françois un allié fidèle, ami jusqu'alors invisible, des bénignes délibérations de Ratisbonne, et des préparatifs insignifians des princes paladins; un allié fidèle, signant de la main gauche la déclaration de Pilnitz, et de la droite nous prodiguant des baisers de paix. Ils l'apperçurent, c'étoit ce cauteleux génie, qui se hâtoit de relèguer dans son duché de Toscane la philosophie apparemment indigne de s'asseoir sur les grands trônes; c'étoit ce génie machiavélique, dont la profonde politique avoit su, par une nuée de dits, de contredits et d'offices, endormir la défiance brabançonne, et frappant tout-à-coup, rendre en un jour aux Belges surpris l'esclavage; c'étoit ce génie malfaisant qui, tout fier encore des succès obtenus dans le petit état de Liége, n'aspiroit à rien moins qu'à donner à un grand peuple, par les mêmes moyens, une honte semblable et de pareils revers. Ils le reconnurent; et persuadés qu'il importoit à la France de connoître son ennemi véritable, ils firent à Louis XVI

ce fameux message par lequel ils demandèrent qu'on éloignât de nos yeux fascinés le manequin Condé, afin que la menaçante marionnette étant écartée, on pût voir de toute part l'auguste compère, tapi derrière elle, pour la faire jouer. Ce coup inattendu déconcerta les projets autrichiens, et le comité double de Vienne et des Tuileries, et les comités espagnols, sardes, russes, suédois, auxquels ils correspondent. Il faut promptement recommencer de nouvelles intrigues ; aussi les couriers, à compter de ce jour, se succèdent dans les cours avec une incroyable rapidité ; aussi nos ennemis, forcés à d'autres mesures, y mettent-ils une précipitation qui fera leur perte. A nous cependant, par ce mémorable message, on nous épargne six mois d'une lutre intestine, après laquelle, au moment d'une attaque concertée entre les puissances, nous pouvions tomber d'épuisement. Et combien six mois gagnés ne deviennent-ils pas précieux, là où nous devions, avec une mortelle inquiétude, compter les heures perdues ? D'où je conclus que l'assemblée a, par son message du mois de novembre, commencé le salut de la France, et que vous, Robespierre, vous avez eu tort d'affirmer qu'elle étoit ce jour-là tombée dans un piège ministériel.

Que si quelqu'nn en doute, je vais porter la démonstration jusqu'à l'évidence, et marcher à mon but de conséquence en conséquence. Que fait Léopold ainsi démasqué ? Il essaye de nous mettre dans une situation absolument pareille à celle d'où nous sortons ; ce qui déjà peut servir à prouver, je pense, que l'imposante attitude qu'on vient de nous faire prendre, l'embarrasse et le gêne. Pour avoir un autre prétexte de nous

enceindre encore d'un cordon d'ennemis, il adhère au *conclusum*, il écrit à Bender; à la place des François révoltés, qu'il faut bien écarter, de peur d'une guerre prompte, il va mettre en arrêt devant nos frontières, des Allemands esclaves; Et comme les machines anciennes, ces nouvelles machines seront menaçantes, mais immobiles; comme nos bons princes, elles attendront pendant un an, si vous voulez, que vos assignats perdent trois quarts, vos prêtres assermentés moitié, les Jacobins deux tiers, peut-être, et qu'au contraire la cour et les Feuillans gagnent cent pour cent: à coup sûr, on ne balanceroit plus à vous attaquer alors; et si vous voulez les croire, il n'y auroit malheur qu'en cas de résistance. Oui, pour peu que nous nous défendissions, ils se verroient en conscience obligés de tuer tout ce qui seroit resté Jacobin, de nos chers voisins les Feuillans, ils n'en par lent pas. Déjà le petit B*** et ses deux fiers acolites se voyent; celui-ci, décoré d'une peau de mouton paraphée Chérin, qui le fait noble, lui et sa génération dans les siècles des siècles; les deux autres assis, sur les fleurs-de-lys, sénateurs inamovibles dans la chambre haute. Ah! que je les plains ces déserteurs plus imbéciles encore que coupables, assez infirmes pour ne pas sentir que dès qu'on nous auroit exterminés, on commenceroit contre eux une guerre mortelle. Quoi! la contre-révolution seroit faite à moitié, on pourroit, en immolant quelques cent mille hommes de plus, l'accomplir toute entière, et l'on s'arrêteroit en si beau chemin. Ceux-là me font sourire de pitié, qui le croyent. Ouvrez l'histoire, et vous verrez si toutes les fois qu'il s'est agi d'usurper ou de maintenir leur autorité despotique, ils ont jamais compté le sang des

J. B. Louvet.

hommes pour quelque chose; vous verrez si les cadavres entassés ont un instant retardé, dans la route des forfaits, leur course immuable. Mais je me suis écarté, pardon; messieurs, je reviens.

Tandis que Léopold, fidèle à sa politique, jette en avant ses soldats pour tenir nos mécontens éveillés, et ses plénipotentiaires, pour tâcher d'endormir nos patriotes, que fait, de son côté, notre ministère? Il ferme les yeux sur les préparatifs hostiles; il ouvre une oreille avide aux négociations trompeuses. Léopold peut sans obstacle faire avancer des troupes; on enchaîne les nôtres par une proclamation. Et c'est ici, Robespierre, que vous vous êtes beaucoup trop avancé, quand vous avez dit que la cour avoit proposé la guerre; une autre preuve sans réplique qu'elle ne l'a pas proposée, c'est qu'indignement provoqués de toutes les manières, le bouillant Luckner et nos impatientes légions ne sont pas encore de l'autre côté du Rhin.

En quel temps venez-vous donc tous les jours nous recommander la paix, ou du moins regretter beaucoup qu'elle nous échappe? La paix! comment la desirer encore, et surtout à quel prix l'obtenir? Il est vrai que vous nous avez indiqué pour les maux de l'intérieur quelques palliatifs; mais les moyens de conserver cette paix si chère, ces moyens que vous aviez promis, les avez vous donnés? Non, et je sais bien pourquoi; c'est qu'il n'y en a pas. Il n'y en a pas; je vais vous le démontrer. Veuillez d'abord vous représenter que, depuis l'acceptation de Louis XVI, les ennemis sont en présence. Moi qui n'entends pas mieux qu'un autre, j'entends d'ici Léopold murmurer, par un fondé de procuration, mur-

murer au fier-à-bras Gustave et à sa bien-aimée Catherine, ces mots : Vous me pressez de dépêcher ces gens-là, vous en parlez fort à votre aise ; à la rigueur, j'affronterois leurs vieilles bayonnettes ; mais leurs méchans nouveaux petits livres me font peur. Tomber trop tôt sur cette canaille, ce seroit m'exposer à recevoir sa visite ; et si jamais une armée de ces sans culottes mettoit le pied chez moi, il n'y auroit bientôt plus de barons dans mon empire. Mais laissez-moi faire, et sachez attendre : mes talpaches sont là qui les guettent ; chez eux on les travaille, on les fatigue, on les exténue ; et si pour leur malheur il faut qu'un moment d'assoupissement vienne les saisir, les trois quarts d'entr'eux se réveillent esclaves ; l'autre quart ne se réveille plus. Messieurs, près d'ici, tout près d'ici, dans un beau vieux château, que nous connoissons tous, une autre bande de conspirateurs parle beaucoup plus bas ; mais n'importe, je l'entends aussi ; achetons, payons, promettons, divisons, trompons, corrompons ; tôt ou tard viendra le beau jour de la St.-Barthelemy religieuse et politique ; c'est cet heureux jour-là que nos amis du dehors choisiront pour agir. Nous, messieurs, qui, toujours parlons haut, nous allons criant par-tout : ils veulent à tout prix nous donner la guerre défensive qui doit produire la guerre civile ; et la seule guerre civile peut nous perdre. Ah ! s'il nous étoit permis d'aller porter chez eux l'insurrection sainte qui doit sauver la France et délivrer l'Europe ! Ainsi, quand tous les partis ont un intérêt égal à se mesurer ; quand ils en ressentent le besoin presqu'aussi vif, comment pouvez-vous ne point reconnoître que la guerre est inévitable ? comment pouvez-vous ne point convenir que nous avons

eu raison d'affirmer, et que vous avez eu tort de nier que l'unique et véritable question soit celle-ci : attendrons-nous qu'on nous attaque, ou commencerons-nous par attaquer?

Dès que je vous ai réduit à combattre sur ce terrein, vous ne pouvez plus m'opposer de résistance. En effet, la proposition simplifiée se réduit à ceci : je suis seul, plusieurs assassins m'environnent, ils préparent leurs armes, d'autres scélérats se montrent dans le lointain prêts à les renforcer. Dira-t-on qu'il faut que j'attende que tous les poignards soient affilés et que tous les auxiliaires ayent joints? Ne ferai-je pas une chose raisonnable et juste, en tombant sur les monstres, avant qu'ils ayent eu le tems de se reconnoître? Et si je venois à succomber, quel homme assez cruellement absurde pourroit me poursuivre de son improbation, au lieu de m'accorder sa pitié. Si je venois à succomber?... Robespierre, je ne dois pas vous le déguiser, c'est vous qui me forcez à cette effrayante supposition. Vos constantes réclamations pour la paix m'affligent et quelquefois m'inquiètent. La guerre a ses horreurs, nous le savons; il n'est même pas rigoureusement impossible qu'elle ait pour nous des dangers. Ce que nous avons cru pouvoir affirmer, c'est qu'entreprise en son tems, elle devoit être favorable, et que reçue des mains de l'ennemi, elle ne pouvoit devenir que funeste. Vous, au contraire, penseriez-vous que de quelque part que nous vienne cette guerre, et dans quelque tems que nous la fassions, la cause des hommes contre les rois sera perdue? Seroit-ce que, croyant la ruine de la liberté françoise assurée, vous réserveriez à votre douleur le triste soulagement de pouvoir dire que vous aviez prédit nos désas-

tres ? Non, je vous crois au-dessus d'un pareil calcul. Un homme comme vous est fait pour sentir qu'en de telles extrêmités, il est d'autres consolations pour les grands cœurs. Si le retour du despotisme étoit possible, et qu'alors ce fier courage que vous avez tant de fois montré parût chanceler, je sais plus d'un citoyen qui vous apprendroit, par son exemple, comment un vrai patriote peut tomber avec honneur, rendre encore sa fin terrible aux tyrans, et sa mémoire utile aux hommes dignes de résusciter un jour la liberté.

Enfin, poussé dans vos derniers retranchemens, un peu moins ennemi de la guerre, vous demandez encore d'un ton sombre quels seront nos défenseurs. Que sont devenus, dites-vous éloquemment, ces braves citoyens soldats qui nous aidèrent à renverser la Bastille ? Robespierre, ils sont pour la plupart au milieu de nous ; et que l'assemblée nationale dise un mot, nous ne craindrons plus de les perdre.

Vous regrettez Château-Vieux ? Château-Vieux est en effet bien digne d'exciter nos plus douloureux souvenirs. Qui nous rendra les martyrs de la cause populaire ? Hélas, plusieurs sont tombés sous le fer des bourreaux. Et ceux qui leur ont survécu, l'assemblée constituante les a laissé conduire sur le banc des forçats ; mais l'assemblée législative étant allée vers eux, vient de soulever leurs chaînes ; et leur généreux défenseur, Collot (d'Herbois) nous dira bientôt, j'espere, que, malgré toutes les répugnances ministérielles, ces braves gens ont vu tomber leurs fers. Félicitez-nous, Robespierre : voila quarante héros aux cœurs desquels le sang de

leurs frères massacrés ne cesse de crier vengeance, quarante héros à qui rien ne doit paroître impossible pour le triomphe de la cause nationale, quarante héros qui, si la guerre éclate, ne rencontreront pas vainement le traître Bouillé.

Vous m'opposez toujours le choix de la Fayette, et je vous réponds toujours avec mille autres qu'au premier échec, une responsabilité terrible tombe infailliblement sur la tête du général incapable ou perfide ; et que le même jour nous pouvons voir sortir du dernier rang de son armée un nouveau Chevert, qui sera notre Washington.

Enfin vous demandez des Brutus, et vous les demandez d'un ton qui me pénètre de douleur. Quoi ! c'est vous qui doutez ! Quoi ! vous aussi, vous désespérez de la patrie ! C'est vous qui paroissez croire qu'au moment du besoin, mon pays ne trouveroit pas un courageux citoyen prêt à se dévouer pour tous ! Robespierre, ne savez-vous pas que souvent, dans un état libre, les occasions manquent aux grands hommes et rarement les grands hommes aux occasions. Est-ce avant le péril qu'un libérateur paroît ? Moi, je n'attendrois rien de quiconque s'annonceroit d'avance : je ne crois qu'au Brutus qui se cache. Robespierre, attends ; peut-être qu'il ne nous faudra jamais de Brutus ; mais compte avec moi qu'au jour où, dans un danger pressant, la liberté réclameroit un héros parmi vingt millions d'hommes, plus d'un héros se montreroit.

Allons, Robespierre, reprenez courage ; vos doutes s'ils duroient plus long-tems outrageroient la nation. Qui donc, si ce n'est vous, estimera le peuple françois ce qu'il vaut ? Reprenez courage,

votez avec nous pour la guerre ; votez, ne tardez pas. Voyez autour de vous ; chaque jour le petit nombre des partisans de votre système diminue. Interrogez vos dignes collégues, Dubois (de Crancé,) Rœderer, Sillery, Péthion et tant d'autres ; ils répondront : la guerre ! une guerre décisive et prompte ! Et parmi les nouveaux représentans du peuple, interrogez ceux qui déjà se sont le plus distingués par leur attachement à ses intérêts ; ils répondront : la guerre ! la guerre offensive ! Robespierre, vous restez presque seul ; et presque seul, vous tenez encore en suspens.... Un tel excès d'honneur vous étoit réservé ; je vous en crois digne : vous tenez encore en suspens l'opinion d'une grande partie du peuple. Mais, n'a-t-elle rien qui vous étonne, la responsabilité, dont en persistant dans vos oppositions, vous vous chargeriez envers vos contemporains ? Que dis-je ? la postérité à qui la plupart de vos discours appartiennent et qui ne peut manquer de s'enquérir curieusement de ce qui leur fut répondu, la postérité viendroit un jour se placer entre vous et moi, moi-même, tout indigne que j'en suis ; elle diroit : un homme avoit paru dans l'assemblée constituante, qui toujours calme au milieu des tempêtes, invariablement fixé sur les éternels principes de la morale et de la philosophie, supérieur, très-supérieur aux séductions d'une cour corruptrice, inaccessible à toute autre ambition que celle d'une véritable gloire, étoit devenu, étoit resté l'un des plus fiers tribuns du peuple. Il falloit estimer ses talens, chérir ses vertus, admirer son courage. Il étoit aimé de ce peuple qu'il avoit constamment servi ; et ce qui vaut mieux, il en étoit digne. Cependant mille mains impies creu-

soient sous l'édifice encore chancelant de la constitution nouvelle, un profond précipice. Distrait de trop de soins, environné d'une foule d'inquiétudes civiques, Robespierre crut appercevoir le péril où il n'étoit pas, et ne le vit point où il étoit. Un homme obscur se trouvoit là. Uniquement occupé du moment présent, et d'ailleurs éclairé par d'autres citoyens, il découvrit l'embuche redoutable. Les dangers de la patrie l'émurent, l'échauffèrent. Il ne put garder plus longtems le silence dans lequel le sentiment de sa foiblesse ou de la force d'autrui le retenoit depuis trois ans. Il courut à Robespierre, il lui montra l'abyme, il le força, pour ainsi dire, à le toucher du doigt. Robespierre détourna les yeux, retira la main, ne voulut ni sentir, ni voir; et l'état alloit penchant vers sa ruine. L'inconnu ne se rebuta point. Une fois sa timidité surmontée, il se sentit quelque force. Pour le salut du peuple, il fut au peuple lui-même et lui dit :

Honore les vertus de l'un de tes plus intrépides défenseurs; honore, tu le peux, tu le dois. Mais que ses paroles ne soient pas toujours pour toi des oracles, car le génie même se trompe, et souvent le moins pénétrant des mortels ouvrit le conseil le plus sûr. L'homme vertueux, dont tu as fait ton idole, s'égare aujourd'hui dans une opinion fausse; et cette opinion peut causer ta perte. Que ceci du moins te soit encore une grande leçon qui te préserve à jamais de toute espèce d'idolâtrie. Accoutume-toi donc à ne pas voir par les yeux d'un seul. Mais je dis plus : dans les occasions critiques, ne consens pas même à voir par les yeux de plusieurs; repose-toi sur ce tact admirable et sûr qui t'appartient exclusi-

vement; et regarde toi-même autour de toi. Tu verras d'immenses périls, mais ce sont les esclaves qui se rebutent à l'aspect des obstacles. Un peuple comme toi, brave et magnanime, sent alors redoubler sa force; et pourvu que sa force ne soit pas continuellement trahie; continuellement! ce qui est impossible, il n'est pas d'obstacles qu'elle ne surmonte. Si tu souffres pendant six mois encore les diverses calamités dont les traîtres du dedans te travaillent, il est trop évident qu'au moment où les ennemis du dehors se précipiteront sur toi, tu seras tombé dans un tel état d'épuisement, qu'envain la constitution viendra te conjurer de tirer l'épée pour elle. Ainsi tu verras la liberté mourir dans tes bras, et mourir déshonorée. Vole au contraire à ton ennemi; tu l'écrases, la déclaration des droits devient immortelle, et vingt peuples environnans te remercient.

Le peuple crut l'inconnu; il examina par lui-même, et bientôt transporté d'un saint enthousiasme, il se répandit dans les carrefours, il fit retentir la capitale d'un cri formidable, de ce cri que, dans le brûlant desir de la victoire, l'empire tout entier répéta. La guerre! la guerre aux ennemis de la nation françoise! La guerre à la maison d'Autriche, où furent toujours ses plus cruels persécuteurs! Marchons à Léopold!

Messieurs, et quand le peuple aura, de la manière la plus imposante, manifesté son vœu, savez-vous ce qui arrivera? de deux choses l'une: ou les sérieux préparatifs de la guerre nous obtiendront la paix, non cette paix traîtresse dont nous sommes affligés depuis le jour de l'acceptation, mais une paix véritable, fondée au dehors sur une renonciation des princes d'Al-

sace à leur prétendue souveraineté, sur la soumission solemnelle de Léopold à ne point se mêler de nos affaires domestiques, sur l'éloignement des troupes autrichiennes, sur la dispersion totale des traîtres émigrés; au dedans, sur la sanction du décret contre les prêtres séditieux, sur l'exercice infiniment rare d'un *veto* trop vivace, sur l'alliance sincère des deux premiers pouvoirs, supposé que la chose soit possible, et, pour dire quelque chose de plus, sur l'admission des plus ardens Jacobins aux plus importans emplois de la cour; enfin, sur la disgrace exemplaire de tous les aristocrates; sur-tout sur le châtiment à jamais incompréhensible du premier ministre prévaricateur. Ou bien Léopold osera nous attendre, et nous irons gaiment convertir ses soldats, désarmer ses barons, ramener ses évêques à une évangélique médiocrité, renvoyer ses moines à Rome et marier ses religieuses. Nous irons instruire, délivrer, féter tout un peuple; nous irons asseoir sur le trône impérial même et sous un drapeau tricolore, je ne dis pas la constitution françoise, qui peut et doit subir de grands changemens, mais la déclaration des droits qui ne changera point.

J'appelle la question préalable sur les propositions du comité diplomatique.

J'appuie de toutes mes forces le projet de décret de J. P. Brissot. J'ai entendu ce matin, à l'assemblée nationale, M. Vergniaux l'appuyer aussi, et l'appuyer avec une éloquence rare. Qu'il veuille recevoir ici l'hommage public de la reconnoissance d'un homme libre. Cependant, quand le projet de Brissot aura le caractère de décret, qui nous en garantira l'exécution fidelle

et prompte ? Ne faudroit-il point, pour cela, recourir à quelques mesures vigoureuses ? S'il y en a, que quelqu'un les propose ; et j'irai plein de joie, embrasser les genoux de celui qui aura sauvé mon pays.

La société des amis de la constitution, séante aux Jacobins, a arrêté l'impression de ce discours, dans sa séance du 18 *janvier* 1792, *l'an troisième de la liberté.*

ANTONELLE, *député à l'assemblée nationale, président ;* BROUSSONET ALBITE, *députés à l'assemblée nationale ;* G. BOISGUYON, BANCAL, AL. MECHIN, ROUSSEL, *secrétaires.*

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇOIS,
place du Théâtre Italien.